

Carl Havelange est historien des cultures visuelles. Il a notamment publié un livre intitulé De l'œil et du monde.

Une histoire du regard au seuil de la modernité (Fayard, Paris, 1998). Il prépare actuellement une exposition consacrée à l'œuvre photographique du philosophe Maurice Blondel (1861-1949). Il éprouve avec une croissante intensité à la fois le bonheur et la difficulté de parler des images. Il pratique également la photographie, en silence et dans la plus grande liberté.

DÉTASTATION DE LA MÉLANCOLIE (note sur la mémoire et sur l'oubli)

Photographies et texte de Carl Havelange

Un jour, je pris conscience de mon ignorance. Ce fut une révélation assez subite et douloureuse. Ou la lente venue au jour d'une idée longtemps refoulée. J'éprouvais tout à la fois un sentiment de grande solitude et d'adhésion – d'adhésion à quoi ? Il m'aurait été impossible de le dire. Quelque chose obstinément cherchait à s'arrêter ou à se mettre en mouvement. Aucun scepticisme désabusé, aucun pyrrhonisme orgueilleusement affiché. La révélation de mon ignorance ne concernait que moi. Ce fut d'abord un fait de psychologie. Je m'en ouvris à quelques amis : ils prirent le parti de l'ironie ou de la compassion. Aucun ne crut vraiment à ce que je disais. Ne rien savoir était un sentiment nouveau et qui avait pris au fil des mois une place à vrai dire préoccupante. C'était quelque chose qui progressait en moi, lugubre même si parfois réconfortant, me devenant en tout cas familier au point de ne plus jamais disparaître de mon champ de perception.

Je devinais dans les yeux de mes interlocuteurs, plus souvent que de coutume,

des lueurs d'interrogation, des arrêts brusques d'empathie. Qu'allais-je dire ? Des phrases sans queue ni tête se bousculaient en moi. Le mieux aurait été de me taire, mais c'était impossible alors que la conversation était engagée. J'attendais – j'espérais presque – une crise horrible et salvatrice qui m'aurait fait vomir au visage de qui attendait ma réponse la bile noire de ces mots retenus.

Mes humeurs étaient changeantes. Elles se diversifiaient à mesure que s'imposait le caractère irréversible du processus dans lequel j'étais engagé. J'étais fou d'inquiétude, j'étais en rage, je cherchais sans les trouver les traces de mon ancienne cécité, quelque archive qui en aurait témoigné. Ma sensibilité était énervée à l'extrême. On s'en étonnera peut-être – et je m'en étonnais moi-même – mais j'étais également débordant d'optimisme. Je ressentais toute une gamme d'émotions nouvelles. Une faille s'était ouverte en moi. S'y engouffrait un torrent de sensations désordonnées. J'étais en vacance. J'éprouvais jusqu'au vertige un sentiment tout à fait inhabituel de

liberté. Des souvenirs d'enfance me revenaient à l'esprit. Je m'y arrêtais longtemps. La souffrance, la mienne et celle de mes semblables, m'émouvait jusqu'aux larmes (je trouvais cette sensiblerie un peu ridicule, mais ne pouvais m'y soustraire). Tout me paraissait étrange et neuf. Les rues de notre ville dont j'ignorais les noms, le visage des passants, la manière qu'ils avaient de marcher, l'herbe qui courait entre certains pavés, le miaulement d'un chat, les volutes de fumée que faisait le tabac, les ruines à venir dans lesquelles nous vivions, la lumière tombante à la fin de chaque jour, la couleur des yeux et le grain de la peau. Je connaissais des moments d'exaltation. Ma rage était cette attente et d'en avoir été si longtemps ignorant. Il me suffisait de porter mon regard sur chaque chose. J'étais nu comme un ver et je m'en trouvais bien. Alors je fis l'acquisition d'un vieil appareil photographique de format 6 x 6 cm, espérant grâce à lui retenir un peu de cela qui menaçait de disparaître.

■

CE QUE L'ON VOIT:



... une île sur la Meuse, un mouton à deux têtes, un vieux presbytère et son curé alcoolique, des voitures antédiluviennes, des chapeaux de gangsters américains, des fusils belges et leurs cargaisons de cartouches, un poney anglais dont la tête avait pris la place de la queue, une chambre d'hôtel à Munich...



... la neige en hiver que la neige recouvre



vingt chevaux aux hennissements de statues



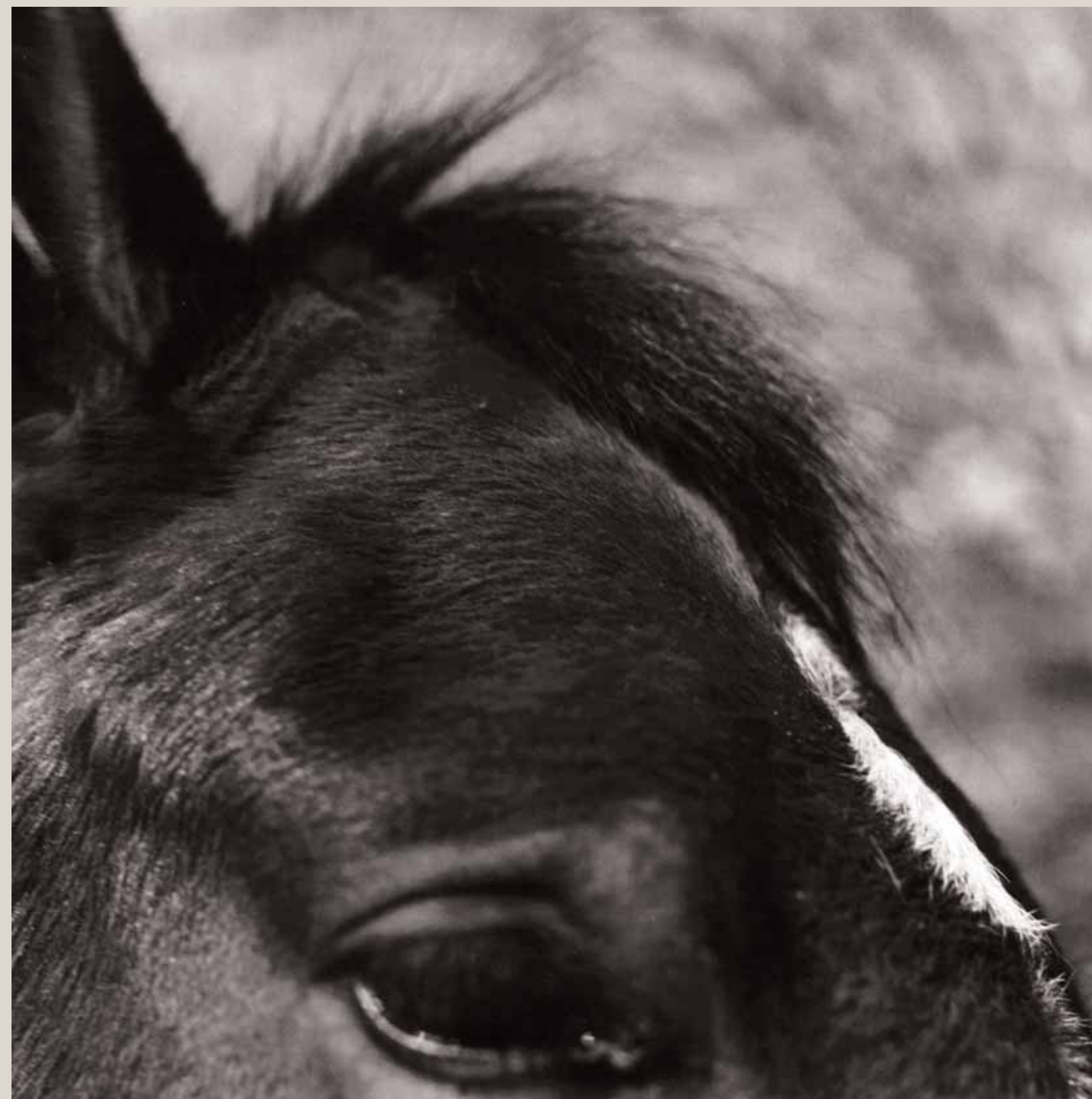
des forêts



la cendre des mots déposée dans les fils de la page



tout ce qui manque et qu'il n'est pas possible de nommer



le pain d'herbes rouge qui lève sous ta peau



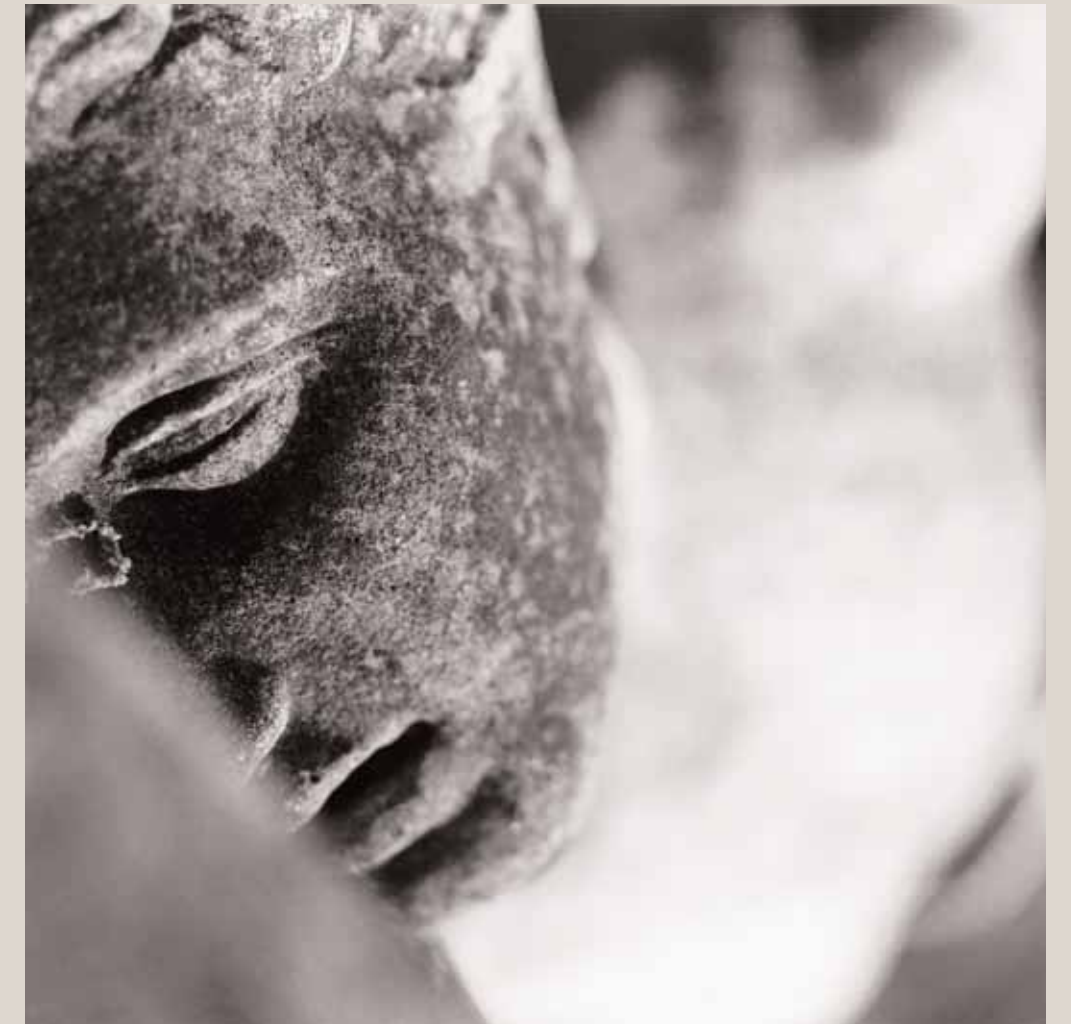
ni morts ni vivants



la taupe d'argent pur, chacune des galeries qu'elle creuse dans ta nuit



l'arbre en chemise



un ange de pierre qui crache des bulles de savon